

PAGE DES JEUNES

DES SAINTES !

Dans la *Page* de septembre, j'avais exprimé le désir que, parmi nos Jeunes, on pût trouver, en grand nombre, des saintes. Quelqu'un — qui n'est plus jeune — m'a dit depuis que ce mot pourrait en effrayer plusieurs pour qui la sainteté est incompatible avec la gaieté et les joies permises dans le monde. Ses craintes se sont-elles réalisées? je n'en sais rien; je ne le pense, pas; néanmoins, je profite de l'observation pour ajouter à ce sujet un mot d'explication; et ce sera de circonstance en ce mois de novembre qui est le mois des Saints.

Tout le monde sait qu'il y a saint et saint: *saint au sens strict*, qui suppose des miracles vérifiés et l'héroïcité des vertus reconnue par l'Église (cette sainteté est très rare, très belle, sympathique et rayonnante, quoi qu'on en dise; je ne l'exclue pas, je vous la souhaite, au contraire, mais je n'ai pas voulu parler d'elle): *saint au sens large*, qui s'applique à tout chrétien en état de grâce, d'autant plus qu'il est plus dévoué à Dieu et aux âmes. C'est ainsi que saint Paul saluait « tous les saints qui sont en Achaïe » (II Cor. I. 1) et écrivait « aux saints qui sont à Ephèse » (Eph. I. 1).

L'état de grâce, c'est l'état dans lequel doit chercher à se maintenir habituellement toute âme de bonne volonté. A chaque confession, en renouvelant notre acte de contrition, ne promettons-nous pas de tout faire pour vivre et mourir en cet état?

Quant au don de soi à Dieu et aux âmes, c'est précisément l'objet de nos aspirations. Nous avons rêvé une vie de dévouement, et, ce rêve-là, nous entendons bien le réaliser, quoi qu'il doive nous en coûter.

La sainteté, ainsi comprise, n'ajoute donc aucune obligation nouvelle à celles que nous nous sommes imposées. C'est le dernier mot de notre idéal; il en exprime surtout la pureté et l'amour.

Dans ces conditions, comprenez-vous qu'une jeune fille peut être sainte sans rien changer à son genre de vie ni à ses projets d'avenir, soit que Dieu l'appelle à rester près de ses parents ou à se marier, soit qu'elle s'occupe d'œuvres ou que, pour des raisons de famille, elle doive se produire dans le monde? Comprenez-vous que, partout où elle se trouve, si elle est vraiment sainte, loin de se donner des airs de censeur ou d'ascète, et sans cependant approuver ce qui ne serait pas bien, elle appoftera avec elle la bonne humeur, l'entrain au jeu, l'amabilité, la bonté alliées à une très grande simplicité; du moins, c'est son désir et elle travaille, pour l'amour de Dieu, à le mettre en pratique dans la mesure du possible.

Réformons donc nos idées sur ce point, si c'est nécessaire et reléguons parmi les préjugés l'aspect de trouble-fête et de rabat-joie sous lequel nous nous représentons peut-être les saints. Depuis longtemps, saint François de Sales l'a dit: « un saint triste est un triste saint. »

Pour conclure, je répète ce que j'écrivais, il y a deux mois, en insistant: Il nous faut des saintes! Ne vous contentez pas d'une toute petite sainteté minima, juste de quoi occuper la dernière place en Paradis; non; soyez des ambitieuses au bon sens du mot; pourvu que vous mettiez la sainteté où elle est vraiment, dans les petites choses inspirées par un grand amour, vous ne viserez jamais trop haut; un degré de gloire en plus au ciel vaut tous les efforts et toutes les peines du monde.

Et montrez en vous-même qu'on peut être sainte et joyeuse en même temps. Ce n'est pas toujours facile, mais c'est toujours beau et bon.

J. SUBTIL.

Toussaint de Guerre

La tragique nouvelle est arrivée. Dans un assaut où il avait courageusement entraîné ses hommes, le lieutenant X... venait d'être tué.

La veille pressentant sa mort, il avait écrit à sa sœur Louise une lettre où éclataient les accents généreux de son âme déjà si unie à Dieu... La lettre était là, entre les mains de la jeune fille atterrée, lettre qu'accompagnait un mot de douloureuse sympathie et de grand éloge d'un compagnon d'assaut du lieutenant.

Sans doute, depuis plus de trois ans, la pensée du sacrifice s'était souvent présentée à Louise mais elle l'avait aussitôt écartée comme trop douloureuse. Protégé jusqu'alors, pourquoi ne le serait-il pas jusqu'au bout? C'était le langage qu'elle se tenait à elle-même et qu'elle tenait à sa mère toujours anxieuse et tourmentée.

... Maintenant c'est fini... Fini!... Mot terrible quand on en mesure toute la signification... Fini?... Oh! non! et l'âme broyée de la jeune fille se tourne vers le Ciel, où est marquée la place de tous les fidèles combattants du Christ, et où les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Il suffit quelquefois d'une circonstance pour monter jusqu'à l'héroïsme; Louise, ordinairement timide et d'une émotivité presque malade s'élève d'un seul coup à la hauteur de sa mission de souffrance. Elle sait que le choc va être terrible pour sa mère; mais dans cette

lettre qu'elle a repliée avec la vénération qui s'attache à un objet sacré, il y a cette recommandation suprême, ce testament: « console notre mère et fais-lui comprendre le sens de ma mort chrétienne; je me donne joyeusement pour la victoire de Dieu sur les âmes et le salut de notre patrie... Remplace-moi, petite sœur. De Là-Haut, comme je vais vous aimer et vous soutenir! »

La mère a reçu le coup!... Elle n'a pas versé une larme, elle n'a pas permis une seule parole de consolation... Un revirement s'est fait dans son âme; elle crie sa révolte et sa négation de la foi... « Pauvre âme écrasée par la lourde croix! »

« Je n'ose entreprendre de raisonner ma pauvre maman, écrit sur son carnet intime la jeune fille », je sens que j'exaspère sa souffrance... Ma résignation la scandalise presque; ma piété l'irrite... Elle ne peut réprimer une parole d'ironie quand elle me voit, comme autrefois, aller à l'église le matin pour la messe... Elle me croit peut-être insensible au malheur qui nous frappe... Oh! que mon cœur est brisé, cependant!... Mais je dois me dominer;... il faut que je m'oublie et il ne faut pas que je refuse ma souffrance.

...Tu m'as dit, frère tendrement aimé, que de Là-Haut tu nous soutiendrais... Ne tarde plus... Voilà dix mois bientôt que je m'offre pour l'apaisement de notre mère... et son âme est toujours irritée... Ai-je assez prié, cependant!!! Mon Dieu s'il se peut — et tout est possible à celui qui croit — que Votre lumière brille sur nous.

Les cloches annoncent la Toussaint. Demain l'Eglise célébrera avec pompe la gloire des élus... Louise se sent plus rapprochée de son frère; elle lui parle, comme à un frère sans doute, mais aussi comme à un saint... comme à un être tout proche et tout lumineux... Elle espère qu'un rayon divin va éclairer sa pauvre mère... Elle voudrait lui parler; elle n'ose pas... et, intérieurement, elle prie... Tout à coup la mère qui, depuis un moment écoute religieusement les cloches, éclate en sanglots. C'est la première fois depuis son deuil.

— Ma pauvre maman! Ne pleurez pas!... Vous me faites trop de mal!... Voyez, je suis là, près de vous... mais « lui » aussi est tout près de nous!... Ne comprendrez-vous pas que la mort ne sépare pas ceux qui mettent leur bien en Dieu?... Du ciel à la terre il y a des rapports invisibles mais certains... Laissez-moi maintenant vous rappeler le dernier mot de mon frère, si consolant: « comme de Là-Haut, je vais vous aimer et vous soutenir!... » Il vous aime mieux que jamais, mère, et s'il pouvait y avoir de la tristesse dans le Ciel, votre manque de résignation l'attristerait profondément... Pensons qu'il est heureux!... Qu'il est

couronné!... Pensons que nous sommes d'autant plus près de lui que nous sommes plus près de Dieu...

La mère se tait... La lumière, subitement, pénètre son âme. Elle gagne sa chambre et là, à genoux devant son crucifix et devant la photographie de son fils, elle pleure longuement... Elle pleure son manque de foi, son égarement d'une année.

« Mon Dieu, prie-t-elle, pardonnez à une pauvre mère qui aimait tant son fils...

Il était votre « enfant » aussi; vous l'avez repris près de vous, pour lui donner le bonheur... O mon Dieu! si torturé que soit mon cœur... je me soumets!... Je crois à votre amour... tout ce que vous voulez est bon... tout, jusqu'aux meurtrissures les plus profondes... Nous ne comprenons pas toujours... mais nous devrions toujours adorer vos desseins... Vos voies ne sont pas les nôtres... Apprenez aux mères qui souffrent à vouloir comme vous voulez!...

Elle songe aux prières de son fils, aux sacrifices de sa fille, à son courage toujours égal; elle comprend que ces mérites ont été reversés sur elle et qu'il y a entre les âmes qui s'aiment des liens d'un infini dévouement puisqu'ils se forment en Dieu Lui-même!

Et transportée d'une allégresse supra-humaine, elle redit lentement et à plusieurs reprises: « Je crois à la Communion des Saints!... A la Communion des Saints... A la Vie éternelle »

COUSINE GERMAINE.

REPLAÇANTES

« Ils sont fauchés par milliers. »

De tous côtés c'est le cri qui monte de la terre détrempée du sang de nos soldats. Le mois des morts dans lequel nous sommes rappellerait, s'il en était besoin, les hécatombes glorieuses de cette terrible guerre. La liste en est si longue et si douloureuse.

Parmi ces morts, combien laissent un vide d'autant plus grand que toutes les espérances de la famille et des œuvres reposaient sur leur existence! Ils étaient des convaincus et des pratiquants; ils faisaient partie de ces milices admirables d'avant-garde qui intronisent Dieu pour jamais dans leur cœur et demandent à sa grâce l'inspiration de tous leurs actes. Il y avait là de futurs prêtres, de futurs chefs de famille, de futurs apôtres, de futurs « meneurs » au bien qui eussent attiré et converti par leur exemple, leur sincérité, leurs enseignements, leur valeur sociale et morale. Beaucoup s'étaient distingués avant la guerre; d'autres commençaient seulement à donner leur mesure; d'autres enfin étaient des convertis de la dernière heure; chez tous ce trait commun, ce

trait de famille « le souci de la gloire de Dieu, du salut des âmes, de la grandeur de la France. »

« La mort, j'y songe peu écrivait l'un d'eux... mais je n'en ai pas peur... Se dévouer et délivrer la France est le but... Que je ne sois pas un être inutile mais un instrument de Dieu, comme il veut et non comme je veux (1).

« Si, les ailes brisées, un jour, dans le ciel bleu, je retombe sur la terre en retournant à Dieu, que ces lignes apportent à ma mère, à mon père, les pensées dernières, les désirs, les rêves suprêmes de leur fils tant aimé!

Dès que l'aviion mortellement blessé refusera tout travail, dès que l'accomplissement de ma mission sera impossible et ma tâche sur terre terminée, dès que la chute se précipitera, à quelques mètres à peine au-dessus du vacarme de la bataille, une paix infinie, depuis longtemps attendue, m'envahira; et je la chanterai de toute mon âme: Gloria, in excelsis Deo... Oh! ces quelques secondes devant la souffrance et la mort dont le monde a une telle horreur qu'il essaiera de vous les cacher comme abominables, vous les bénissez avec moi: elles sont une faveur du Juge souverain.

A mesure que mon cœur frissonnant s'approchera du sol, mon âme remontera plus légère à des hauteurs inconnues; la séparation se fera victorieuse. Ce sera le Magnificat complet... » (2).

Nos revues abondent en notes de cette trempe: on est émerveillé quand on y réfléchit de tant de grandeur d'âme, de tant d'héroïsme naturel. Ces impressions déversées dans un cœur ami, discrètement confiées à un camarade et qui ne sont qu'un reflet de la pensée totale de l'auteur sont tout simplement une admirable prédication dont il faut que nous tenions compte comme d'une lumière et d'une leçon. Ce ne serait pas assez de contempler avec fierté et vénération ces figures de héros et de saints; l'admiration doit nous conduire à l'imitation...

Sur la brèche où ils avaient commencé le travail, il faut des remplaçants. Nos jeunes y ont leur place toute marquée.

Près des mères qu'écrase la douleur, près des plus jeunes frères et sœurs qui réclament un appui il faut que les jeunes filles s'emploient à remplacer le frère disparu. Du fait de la guerre, bien des charges vont désormais peser sur les épaules de la femme: gouvernement de la maison, de la propriété, du commerce, peut-être même de l'industrie. Il ne faut pas se laisser rebuter par ces tâches mais il faut se rendre capable de les remplir. Bien des situations vont être changées; c'est un bouleversement de toutes choses auquel nous assistons et telles qu'on croyait assurées d'un avenir heureux se voient obligées de travailler pour vivre. Comme il

faudrait leur faire comprendre la valeur du travail et sa dignité!... Pour celles que la fortune favorise, ce ne peut pas être, non plus l'inaction. La religion réclame leur concours; elle va manquer de défenseurs et dans bien des cas elle n'aura devant elle que des timides, des craintifs qui ont peur de leur ombre et qui sont incapables de soutenir une idée. Ah! si nos jeunes voulaient toutes s'en mêler quelle force n'auraient-elles pas! Se soutenant mutuellement elles oseraient affirmer leur foi, elles vivraient leur foi, elles entraîneraient à leur foi. Et c'est ce que réclame le sang de nos morts.

**

Mais nous l'avons dit, nos morts s'étaient pour la plupart préparés à l'action. Ils avaient juré la guerre à la médiocrité. La médiocrité, le goût du minimum, quel poids mort empêchant l'élan nécessaire aux grandes entreprises! Nous ne pourrions jamais assez pousser nos jeunes à cette guerre à la médiocrité. Mais qu'on comprenne bien notre pensée et qu'en aucun cas on ne la défigure! Si nous devons former dans nos sections, des jeunes filles orgueilleuses et vaniteuses, se complaisant dans le peu qu'elles savent, ou s'estimant elles-mêmes en raison du rôle qu'elles sont appelées à jouer, nous ferions fausse route. Guerre à la médiocrité cela veut dire guerre à son orgueil, à son amour-propre, à sa vanité! Cela veut dire encore guerre à la mollesse, au bien-être, à l'égoïsme, aux rêves inutiles. Nous croyons vraiment que sur ces points il y a des batailles à gagner. Même en ce temps de restrictions, la mollesse a encore ses droits; elle règne en certains foyers où les jeunes filles n'acceptent pas de se donner de la peine. Elles veulent bien fournir un effort intellectuel mais mettre la main à la pâte, remplacer une domestique ou la seconder, aider sa mère dans les soins du ménage, oh! non.

Ineffablement bons, les parents voudraient reculer pour leurs enfants l'échéance du labeur à fournir; c'est aux jeunes à ne pas accepter qu'il en soit ainsi et à prendre leur part de travail, leur part de soucis, leur part de privations, leur part de tout. Il faut qu'elles grandissent de toute manière, qu'elles grandissent leur volonté par l'exercice constant auquel elles la soumettent, il faut qu'elles grandissent leur intelligence par l'étude et la réflexion; il faut qu'elles grandissent leur cœur par la compréhension des misères humaines qui appellent des sauveurs; il faut qu'elles grandissent leur âme surtout par une piété solide, soutenue et éclairée.

Alors, et à cette condition seulement, elles mériteront d'être les continuatrices de ceux que la France acclame et que le Ciel a reçus comme les bons ouvriers du Bon Maître.

Que les saints du Paradis suscitent en ce mois de novembre de nouveaux saints sur la terre.

I. V.

(1) Extrait de la *Revue des Jeunes*, n° du 25 août 1918.

(2) Extrait de la *Revue des Jeunes*, n° 10. 1918.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Le mois de novembre nous remet en mémoire le souvenir de la *Médaille miraculeuse*.

Le 18 juillet de l'année 1830, année révolutionnaire, la sainte Vierge apparaît à une Sœur de Saint-Vincent de Paul, Catherine Labouré, dans la chapelle de la maison-mère de l'Ordre, rue du Bac, à Paris. Elle révèle à l'humble religieuse les malheurs qui doivent fondre sur notre pays : une horrible guerre, l'effondrement d'un trône, des massacres, les rues pleines de sang, et, quand Sœur Catherine demande à la vision à quelle époque ces événements terribles auront lieu, elle répond distinctement. « Dans quarante ans ! » Quarante ans après, c'était la guerre, la chute de l'Empire et la Commune ! Comment, humainement cette pauvre paysanne devenue religieuse pouvait-elle savoir, en juillet 1830, ce qui devait se passer en 1870 ?

Le 27 novembre suivant, Marie apparaît de nouveau à Sœur Catherine. Elle a maintenant les mains pleines de rayons qui tombent comme une pluie sur la terre. Elle est entourée d'un lumineux ovale, où ces mots brillent en lettres d'or : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*. Puis la vision, ou, comme la Sœur le disait, le tableau, se retourna quelque temps et présenta à ses regards éblouis la lettre M surmontée d'une croix et surmontant elle-même deux cœurs, l'un couronné d'épines (celui de Jésus), l'autre percé d'un glaive (celui de Marie). La Vierge demanda alors à son enfant de faire frapper une médaille représentant sur ses deux faces les deux phases de l'apparition.

Une troisième fois, Marie apparaît semblablement à la religieuse, et c'est pour stimuler le zèle de sa pieuse servante et faire hâter la frappe de la nouvelle médaille.

La Médaille fut frappée et répandue dans le monde à des millions d'exemplaires ; elle popularisa partout la touchante et mystérieuse invocation : *O Marie conçue sans péché*, et, par là même, répandit, en la fortifiant, la croyance à l'Immaculée Conception.

Ajoutons que nos soldats la portaient en évidence dans leurs expéditions en Algérie et en Crimée. Elle ornait la poitrine de nos généraux et de nos maréchaux, de Bugeaud, dans ses dix-huit campagnes ; de Pélissier à Sébastopol, de Saint-Arnaud à l'Alma, de Lamoricière à Constantine et de la plupart de nos grands Africains.

En 1842, mais cette fois à Rome, et à un juif, Alphonse Ratisbonne, Marie apparaît sous la même forme de la médaille miraculeuse, et elle convertit le jeune israélite de Strasbourg et en fait un prêtre aussi zélé que fervent.

Il faudrait des volumes pour raconter les merveilles de conversions et de guérisons opérées depuis par la médaille, si bien nommée,

miraculeuse. Tous ces prodiges de miséricorde, qu'avait symbolisés le torrent de rayons s'échappant des mains virginales de la Reine du ciel, ne firent qu'augmenter de plus en plus la dévotion et la croyance à l'Immaculée, et en 1854, le 8 décembre, le pape Pie IX en proclamait solennellement la consolante vérité dans la basilique de Saint-Pierre. (*Extrait du Messager du Cœur de Marie*).

GERMAINE COUSIN

Dieu aime les âmes simples ; Il ne dédaigne pas de leur révéler ses mystères.

Nos cousines « Germaine » seront heureuses certainement de trouver ici une courte notice de la vie de leur sainte Patronne. Ne s'offret-elle pas à toutes les Jeunes comme un modèle parfait de dévouement et d'humilité ?

Germaine Cousin était une pastoure de Pibrac. Sa vie se passa au milieu des champs où elle se créait une retraite dans la retraite même. Elle souffrait tout humblement les duretés d'une marâtre, l'indifférence de son père et recherchait encore les plus souffrants pour les soulager et les consoler. Aussi le Dieu, qui se cache aux savants et aux superbes, se révéla-t-Il à elle de bonne heure. En récompense de sa vertu, Il voulut montrer au monde par des miracles combien cette petite bergère, si pauvre et si délaissée, lui était agréable.

Un jour que Germaine se rendait chez « ses pauvres » emportant dans son tablier le pain dont elle s'était privée elle-même pendant plusieurs jours, elle fut poursuivie par sa marâtre qui, un bâton à la main, la menaçait et lui jetait des injures. Des voisins devinant ses projets la précéderent, dans le charitable dessein d'arrêter ses coups. On ouvrit le tablier de l'enfant. O surprise ! Au lieu du pain qu'on croyait y trouver, il n'en tomba que des fleurs, plus belles que toutes celles qu'avait jamais produit le sol de Pibrac... « Pour elle comme pour Sainte Elisabeth, le Dieu qui sut multiplier les pains et qui sans cesse se multiplie dans le pain, avait changé les pains en fleurs. » (G. Goyan.)

Depuis, la jeune fille ne fut plus regardée que comme une Sainte, sa famille lui épargna les mauvais traitements et voulut même lui rendre sa place au milieu des autres enfants. Mais Germaine préféra continuer sa vie de prières et de sacrifices. Le bon Dieu d'ailleurs ne devait pas tarder à la rappeler à Lui. Le 15 juin 1601, son père la trouva morte sur son lit de sarments. Elle n'avait que 22 ans.

Apprenons, en méditant cette vie humble, pauvre et cachée, que le Seigneur abat la fausse grandeur, confond la fausse science et ne se révèle qu'aux petits et aux simples. Demandons à Sainte Germaine de savoir, à son exemple, faire profiter les autres des dons que nous avons reçus : dons de l'intelligence, dons de l'âme, dons du cœur. L'aumône n'appartient pas qu'aux privilégiés de la fortune : la vie de Sainte Germaine nous le prouve.

Et si, pour nous, Dieu ne renouvelle pas le miracle des fleurs, Il permettra pourtant que la semence, que nous aurons jetée, germe ici-bas et aille s'épanouir dans les parterres du Paradis.

M. PALOTEAU.